

Index des recensions

Numéro 89, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72678ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2014). Compte rendu de [Index des recensions]. *Brèves littéraires*, (89), 79–105.

INDEX DES RECENSIONS

Fin 2013, plusieurs membres de la Société littéraire de Laval avaient publié des livres ou participé à des collectifs au cours des douze mois précédents. Plusieurs de ces ouvrages ont été présentés lors d'un lancement collectif qui a eu lieu à la Maison des arts de Laval, en décembre. Tous ont été annoncés sur le site Web de la SLL.

Les membres en règle de la SLL sont invités à faire parvenir leurs publications récentes à la direction, pour recension dans les prochains numéros de *Brèves littéraires*, quel que soit le genre, et qu'il s'agisse de publications chez un éditeur ou à compte d'auteur, d'un collectif ou d'un périodique (revue).

Voici, par ordre alphabétique, la liste des auteurs membres de la SLL dont les œuvres sont présentées dans ce numéro (suite des recensions parues dans le numéro 88). Les recensions de ce numéro ont été préparées par Françoise Belu (FB), Jean-Pierre Gaudreau (JPG), Diane Landry (DL), Hélène Perras (HP), Leslie Piché (LP) et Danielle Shelton (DS).

Allard, Francine. <i>Clinique Valrose</i> , t. 1 « Le rêve de Fabienne », La Semaine / saga romanesque	89
Acquelin, José. <i>Anarchie de la lumière</i> , les éditions du passage / prose poétique	85
Alain, Sonia. <i>Les Gardiens des portes</i> , t. 1 « Abbygaelle », t. 2 « Alicia », Ada / saga fantastique	90
Audet, Nicole. Dans <i>Mes contes de Noël</i> , Andara / conte	97
Augustin, Yves Patrick. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Augustin, Yves Patrick. Dans <i>Le passeur 32</i> , FQLL / poésie	101
Belleau, Janick. Dans <i>Revue du tanka francophone 21</i> / article, tanka	104
Belleau, Janick. Dans <i>Atlas Poetica 17</i> / article	104
Belleau, Janick. Dans <i>The Tanka Journal 44</i> / article, tanka	104
Belu, Françoise (cocommissaire). Dans <i>Territoire magnétique</i> , Panache art actuel / catalogue d'exposition	99
Belu, Françoise. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Belu, Françoise. Dans <i>Le passeur 32, 33</i> , FQLL / poésie	101
Berger, Maxianne. Dans <i>Le passeur 32</i> , FQLL / tanka	101
Berger, Maxianne. Dans <i>Revue du tanka francophone 21</i> / article, tanka	104
Berger, Maxianne. Dans <i>The Tanka Journal 44</i> / tanka	104
Berthiaume, Laurent. <i>Feuilles d'automne</i> , Le grand fleuve / micronouvelle	95
Bisaillon, Marcelle. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains franco- phones d'Amérique / poésie	100
Bonneau, France. Dans <i>Le passeur 32, 33</i> , FQLL / chanson, poésie	101

Bouchardy-Gauthier, Ariane. Dans <i>Le passeur</i> 32, 33, FQLL / poésie	101
Brassard, Marie. <i>L'œuvre inachevée</i> , Véritas, 2014 / roman	91
Cardinal, Fernand. <i>Qu'en reste-il(s) ?</i> , Panthéon (Paris) / nouvelle	94
Chabot, Denis-Martin. <i>Accointances, Innocence, Pénitence, Dédicaces</i> , 2014 / roman (réédition)	88
Chabot, Denis-Martin. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Chevrier, Lise. Dans <i>Le passeur</i> 33, FQLL / poésie	101
Dandois-Paradis, Aimée (codirectrice). Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Descôteaux, Diane. <i>À deux pas de là / Two doors down, L'Interdit</i> / haïku	84
Descôteaux, Diane. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Descôteaux, Diane. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / haïku	101
Descôteaux, Diane. Dans <i>Agenda Plumes & Pinceaux</i> / haïku	103
Des Rosiers, Joël. <i>Métaspora Essai sur les patries intimes</i> , Triptyque / essai	86
Drouin, Claude. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / micronouvelle	101
Drouin, Claude. Dans <i>Atlas Poetica</i> 17 / tanka	104
Drouin, Claude. Dans <i>The Tanka Journal</i> 44 / tanka	104
Duff, Micheline. <i>Coup sur coup</i> , tome 1 « Coup de foudre », Québec Amérique / saga	92
Forget, Danielle. <i>Zone anthropophage</i> , Le lézard amoureux / poésie	83
Gousse, Edgar. <i>Le pouvoir du sexe</i> , Cidhica / essai	87
Gousse, Edgar. <i>Ne dites pas à ma mère que je suis une salope</i> , Cidhica / roman (traduction du créole)	88
Gousse, Edgar. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Hudon, Danielle. Dans <i>Le passeur</i> 32, 33, FQLL / nouvelle, micronouvelle	101
Joachim, Monique. <i>L'hiver en pages</i> , Le grand fleuve / micronouvelle	95
Joachim, Monique. Dans <i>Le passeur</i> 33, FQLL / récit	101
Landry, Céline. Dans <i>C'est la fin du monde!</i> , Arc-en-ciel littéraire / nouvelle	97
Landry, Céline. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / nouvelle	101
Landry, Céline. Dans <i>Revue du tanka francophone</i> 20, 21 / tanka	104
Landry, Céline. Dans <i>L'écho de l'étroit chemin</i> 10 / haïbun	105
Landry, Diane. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / micronouvelle	101
Lange, Nancy R. <i>Elle est un parc abandonné</i> , Écrits des Forges / poésie	82

Lavoie, Denise. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Le Blanc Le Pestipon, Aurélie. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Legouix, Caroline. Dans <i>Mœbius</i> 140 « Phobies » / nouvelle	98
Mathieu, Marie-Sœurette (dir. litt.). Dans <i>Vivre dans la région de Laval</i> , Centre communautaire Coumbite de Laval / récit	103
Maurice, Madeleine. <i>Il avait trente ans de plus que moi</i> , Éditions de la francophonie / autobiographie	93
Mercier, François. Dans <i>C'est la fin du monde!</i> , Arc-en-ciel littéraire / nouvelle	97
Minguez, Francine. Dans <i>Voir & Percevoir</i> , L'espace contemporain / poésie	99
Minguez, Francine. Dans <i>Revue du tanka francophone</i> 20 / tanka	104
Pagé, Monique. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / poésie	101
Paquette, Louise. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / récit	101
Perras, Hélène. Dans <i>Vivre dans la région de Laval</i> , Centre communautaire Coumbite de Laval / récit biographique	103
Piché, Leslie. Dans <i>Le passeur</i> 32, 33, FQLL / nouvelle, micronouvelle	101
Proulx, Jean-Luc. Dans <i>Le passeur</i> 33, FQLL / poésie	101
Provencher, Roland. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Robert Dit Lafontaine, Diane. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Robert Dit Lafontaine, Diane. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / tanka	101
Robert Dit Lafontaine, Diane. Dans <i>Agenda Plumes & Pinceaux</i> / poésie	103
Roy, Réjean. Dans <i>C'est la fin du monde!</i> , L'arc-en-ciel littéraire / nouvelle	97
Roy, Réjean. Dans <i>Agenda Plumes & Pinceaux</i> / prose poétique	103
Saint-Germain, Hubert. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Saint-Germain, Hubert. Dans <i>Le passeur</i> 33, FQLL / tanka	101
Shelton, Danielle (dir. litt.). Dans <i>Le passeur</i> 32, 33, FQLL / nouvelle	101
Thérien, Annick. <i>Bananaluna Le voyage de Banalou</i> , auto-édition / album jeunesse	96
Tousignant-Patenaude, Thérèse. Dans <i>Agenda Plumes & Pinceaux</i> / aphorisme	103
Warren, R. A. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / nouvelle	101



NANCY R. LANGE
Elle est un parc abandonné
 Écrits des Forges
 2014, 92 p.

DL

L'œuvre sculpturale de Jeane Fabb, en couverture, constitue en soi un préambule : une robe stylisée confectionnée d'un corset de broches rempli de cocottes de pin se dresse sur un tréteau de fortune en vieilles planches, comme un bûcher en pleine forêt. La condi-

tion féminine, une thématique chère à l'auteure, constitue la matière centrale du recueil, divisé en deux sections.

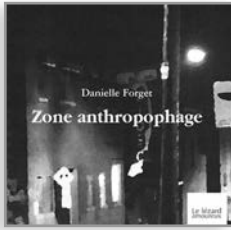
La nappe est mise // à la table de parole avec une première suite de poèmes brefs : « L'Île dit-elle »¹. La femme, à l'image d'une île aux rives desquelles déferle un monde, est posée dans la posture d'un être de résilience, d'une force viscérale, latente, par son appartenance à la matrice.

La deuxième partie porte le titre du recueil. Les textes de deux suites poétiques sont ici livrés en alternance, dans des typographies différentes. À la lecture, s'épanouissent deux vues d'un même univers. Sur les pages paires, le ton semble plus nuancé, plus réservé, plus doux. La femme s'y révèle dans la beauté de ses renoncements, obstinée, lovée dans l'attente, une main tendue vers le reste de l'humanité. Nancy R. Lange fait avec amour l'apologie d'une femme déterminée, capable, forte malgré les apparences. Par la simple évocation d'ongles grattant la terre pour en extirper des oignons, la poète peint avec sensibilité les contours d'un monde d'abnégation et de courage : *desquels naissent / les fleurs les pleurs / ne fait plus la différence / coins du tablier remontés / accueille en son creux / la manne boueuse.*

Les pages impaires adoptent un ton plus cru, plus affirmé, avec l'aigreur de la lucidité. L'exploitation sexuelle de la femme, le règne de la beauté artificielle, le « vide » programmé sont autant de thèmes abordés. L'auteure trouve les mots justes et vibrants pour déplorer les diktats du monde moderne : *apocalypse des sens / promotion tonitruante / coût perpétuel.* Elle rend compte de la difficulté d'émancipation des femmes, ensevelies sous le poids des mythes, des conventions, mais offre des pistes, suggérant entre autres d'explorer les vertus de la solitude : *couchée en soi / ombre collée à nos pieds / une réponse au vacarme // ménage ta solitude / construis-toi un espace / où aller seul.* La dernière strophe, une question ouverte, porte d'ailleurs tout le poids et l'intensité de la réflexion sur le devenir de l'humanité dans ses relations homme-femme : *alors contre sa tempe / tes lèvres ou ton poing / choisis.*

Ce recueil est d'une grande force d'évocation et la qualité de la poésie de Nancy R. Lange, par sa langue et ses images, est incontestable.

1 Un hommage à Louky Bersianik, initialement paru dans les revues *Action nationale* (recension Brèves 86) et *Art Le Sabord*.



DANIELLE FORGET
Zone anthropophage
Le lézard amoureux
2014, 52 p.

JPG

Ce quatrième recueil de Danielle Forget, qui a également publié deux romans et un essai, se situe dans la perspective d'écriture de ses livres de poésie précédents. L'errance urbaine s'exprime par des vers narratifs, selon la scansion constante de la marche et à travers une imagerie résolument nord-américaine : *entends la cassure du rythme / chevilles nerveuses / la foulée s'attèle au désordre des trajets* (p. 49).

Le titre singulier, *Zone anthropophage*, évoque bien le sujet et la substance de l'ouvrage. Le premier terme, « Zone », rappelle ce poème initial d'*Alcools* (1913) par Guillaume Apollinaire débutant par le célèbre vers *À la fin tu es las de ce monde ancien* ; l'œuvre du poète cubiste comportait de nombreux textes s'inscrivant dans une déambulation éclatée. À sa façon, l'auteure explore ici les différents secteurs de la *démésure citadine* (p. 9) jusqu'en ses quartiers misérables : *à peine quelques sorties de secours / peut-être la foulée des ruelles / en aparté* (p. 11). Dans la ville, elle multiplie les *enjambées* (p. 7), *toujours prête toujours bottes de randonnée* (p. 16) sur le *gras des pavés* (p. 21). Puis la métaphore fluviale pénètre la cité qui devient *ville à l'abordage* (p. 9), *plage urbaine* (p. 10) où le personnage de la narratrice, dans sa *maritime cavale* (p. 10), se transforme en *marin soulevé par la houle des épaules* (p. 15) et risque *ces chavirées humeur naufrage* (p. 29). Si la référence géographique reste ouverte et globalement continentale, la présence sculpturale de *Nelligan au fond du parc* (p. 29) et de *Jeanne Mance offerte aux intempéries* (p. 29) nous situe clairement (mais sans doute momentanément) en territoire montréalais. L'attitude de la promeneuse varie selon la nature de sa perception : *observatrice l'œil agrandi au jet de lumière* (p. 7), sensible aux *frottements de coudes à [son] flanc* (p. 8), inquiète de cette *ville tombeau ouvert* (p. 11), plongée dans son intériorité et ses souvenirs d'une *enfant main tendue* (p. 18), exaltée par la *ville mutante* (p. 53) et attentive à *celle qui narre* (p. 52) le poème nomade.

Le second vocable du titre, « anthropophage », est aussi insolite que significatif. Sous le signe emblématique et réitéré de l'épervier (*l'oiseau referme ses serres / lambeaux et cheveux sans tête*, p. 23), il y a entre la foule, le décor des capitaux et le piéton solitaire, une relation fusionnelle de dévoration. Comme si la mégapole avalait ses habitants et ses visiteurs tout en se laissant ingérer par eux. Cette proposition, dont voici quelques illustrations, parcourt l'ensemble du recueil : *j'ingurgite ce qu'il y a de douleur* (p. 31), *sous le boulevard vorace* (p. 32), *ces bouches nourries / d'un ailleurs carnassier* (p. 38), *que ta goulée sauvage //*

ville métamorphose (p. 46), je sonde tes bas-fonds / en démesure bipolaire / je m'y reconnais / gavée de tes profondeurs // à travers moi tu te fais / dévorante nature (p. 53).

Avec ce livre (illustré par les photographies pertinentes d'Étienne Faucher), Danielle Forget continue d'approfondir sa poétique de l'urbanité en nous offrant une œuvre intense et originale.



DIANE DESCÔTEAUX
À deux pas de là / Two doors down
L'Interdit
2014, 128 p.

DS

Diane Descôteaux publie enfin au Québec un recueil de haïku à sa manière unique : un héritage de la poésie classique, sa première passion en tant qu'écrivaine. La préfacière Micheline Beaudry dit de la poète marginale qu'elle « a créé une nouvelle signature dans la pratique du haïku, rimant le premier et le troisième vers ». Elle ajoute l'avoir vue persister « à contre-courant du mouvement de la francophonie d'adaptation du poème nippon » (p. 10). Le vent tourne pour la poète généralement mieux accueillie ailleurs qu'ici : au récent Camp haïku de Baie-Comeau, Christian Éric Faure, l'invité d'honneur français, cite en exemple les kigo (mots de saison) bien québécois de Diane Descôteaux. Il ajoute apprécier la musicalité créée par ses rimes.

Paru à L'interdit, un éditeur récemment agréé qui avait commencé en littérature érotique – un genre avec lequel la poète est parfaitement à l'aise – ce nouvel ouvrage renferme un haïku sensuel qui semble échappé de son excellent duo paru au Cameroun : *La luciole attend la nuit pour briller* (Brèves 88).

toi, venu d'ailleurs
si beau, si noir, si sagace
et moi sans couleurs (p. 24)

Dans l'ensemble, *À deux pas de là* nous balade sans répit : voyages au bout du monde, en Gaspésie ou dans son quartier, pêche à la truite ou à l'oursin, observation des baleines, en avion, en auto, beau temps mauvais temps...

conduite hypnotique
des kilomètres durant
sous la pluie oblique (p. 55)

L'ouvrage est bilingue ; les traductions sont signées Maxianne Berger.



JOSÉ ACQUELIN
Anarchie de la lumière
les éditions du passage
2014, 75 p.

LP

Publié dans la collection cousue main des éditions du passage, José Acquelin s'y montre particulièrement méditatif. Inspiré par les ailes noires d'une libellule, devenues « porte-étendard quadruplement anarchiste » (p. 14), le poète reprend cet argumentaire existentiel en le réorganisant : l'anarchie de l'imprévisible, l'anarchie de la coïncidence, l'anarchie de la beauté et l'anarchie de la lumière, cette dernière donnant son titre à l'ouvrage (p. 14).

Après la « libellule anarchiste », voici la prose poétique du héron, qui pose trois énigmes « aux chardonnerets dont les corps sont plus jaunes que les tournesols qu'ils picorent à tire larigot », pour récolter à la fin le « fruit de l'ignorance [...] plein de sa vacuité hospitalière » (p. 23).

Plusieurs autres chapitres poursuivent la réflexion et multiplient les constats, interrogeant tous notre existence et la trop grande importance qu'on lui accorde. Par exemple, dans « Méditations d'un minoritaire silencieux », José Acquelin, dont « la nature a voulu [qu'il] soit là », écrit : « La seule nécessité de la vie m'apparaît dans la conscience éclore de ma mort, celle accouchant de la liberté de ma solitude [...] » (p. 28). Dans « Libertés collatérales », le poète ouvert « au vrai silence » qualifie le temps de « plus grand illusionniste qui soit » (p. 35, 37).

Notons que le chapitre « Versets de l'orphelinat du monde » avait paru dans la revue *Relations* 763 (mars 2013). Le thème de l'orphelinat est cher au poète qui a aussi publié chez l'éditeur d'art Le temps volé, le « Requiem » de *L'orphelinat du monde* (recension *Brèves* 87).

On le voit, le poète revisite encore une fois ses grands thèmes de prédilection : le temps, la beauté, la conscience, l'âme, la vie et la mort. Il y a, toujours présents en filigrane, les mots « des poètes, ces êtres omégas, à peu près les seuls à fournir des réponses imprévisibles face aux questions communes » (p. 43). Est-ce là le pourquoi de sa persistance dans la poursuite de l'expliqué ? Le poète atteint son but, certes ; mais mieux encore à la toute fin, avec « Stellarium » où son propos est pleinement libéré et parfaitement recentré, comme un état de conscience aigüe : « Toutes pensées penchant vers un "Chut !" général, les oiseaux font silence et j'entends l'inimaginable d'un vent immobile » (p. 75). Cela n'est pas sans rappeler *Retour*, dernier recueil d'Alphonse Piché paru en 1997 aux Écrits des Forges : quelque chose de nouvellement entendu, compris, accepté, presque révélé. Comme si les poètes passaient le relais de cette méditation, comme si ce temps était arrivé...



JOËL DES ROSIERS
Métaspora Essai sur les patries intimes
 Triptyque
 2014, 327 p.

FB

Les personnes qui ont eu la chance d'assister à une conférence de Joël Des Rosiers peuvent être assurées de retrouver dans *Métaspora Essai sur les patries intimes* la profondeur dans la réflexion et l'originalité dans l'expression qui les avaient alors charmées. En effet, ce livre est un recueil d'un certain nombre de conférences que l'auteur de *Théories caraïbes* a données autour du thème de la métaspora. Or, si le mot « diaspora » est bien connu de tous, il n'en est pas de même pour celui de « métaspora », néologisme forgé par l'auteur. C'est pourquoi Joël Des Rosiers consacre la première page de son essai à l'expliquer en remontant à l'étymologie. Le mot « métaspora » est composé de deux racines grecques : le nom « spora » qui a cinq significations dont la plus connue est celle de « dispersion » et le préfixe « méta » qui est surtout utilisé dans la formation de mots appartenant au vocabulaire scientifique pour indiquer l'autoréférence. Au fil des pages, le lecteur comprend de mieux en mieux ce qui a poussé l'auteur à créer ce mot. La diaspora qui évoque la condition de l'exilé qui a deux patries – sa terre natale et le pays qui l'accueille – semble à l'auteur une notion dépassée à l'heure de la mondialisation. Joël Des Rosiers propose même une autre approche de la nostalgie, non plus tournée vers le passé et le désir du retour au pays natal, mais paradoxalement vers l'avenir pour tous ces lieux dans lesquels les émigrés séjournent et où ils laisseront un peu de leur cœur, ces lieux qui les habiteront et feront partie de leurs patries intimes. Un des grands mérites du livre est aussi sa grande variété de style : parfois résolument abstrait comme dans le chapitre intitulé « Fabriques de la métaspora », dans lequel l'auteur s'appuie sur un grand nombre de citations documentées comme pour une thèse, parfois très vivant comme dans les chapitres où il évoque sa famille et son enfance. En effet, la culture de Joël Des Rosiers, quasiment encyclopédique, fait penser à celle des humanistes de la Renaissance. Il semble avoir fréquenté, comme si c'étaient des amis, tous les grands noms de la littérature européenne, mais ceux de la peinture, de la musique, du cinéma et de la photographie ne lui sont pas non plus étrangers. Cet essai convoque aussi bien Étienne-Jules Marey que la propre fille de l'auteur qui était déjà « à 12 ans une photographe ». L'auteur analyse sous l'angle de la métaspora l'œuvre d'écrivains haïtiens, tels que Franz Fanon, Georges Castera et Anthony Phelps, mais il reconnaît aussi dans le chapitre 15 intitulé « Questions pour Île en file » que l'influence qu'il a eue, « c'est d'abord celle de la parole paternelle ».

Assurément, Haïti est bien présente dans le livre avec les Duvalier, le vaudou et même les zombies, mais l'auteur, en tant que migrant, se voit d'abord comme un « capteur avancé du nomadisme immobile », dont le rôle est de rappeler aux êtres humains leur condition itinérante.



EDGAR GOUSSE
Le pouvoir du sexe
Cidhica, 2014, 178 p.

FB

La couverture du livre, sur laquelle on reconnaît les photographies de Dominique Strauss-Kahn et de Berlusconi, pourrait laisser croire qu'Edgar Gousse revisite les aventures érotiques de ces gens riches et célèbres qui constituent le sujet de prédilection des tabloïds. Mais, étant donné que les portraits d'Henri IV et de Mao Zedong y figurent aussi, le lecteur peut s'attendre à avoir un aperçu historique des rapports entre le sexe et le pouvoir. En effet, c'est à partir d'un certain nombre d'anecdotes, plus ou moins longuement narrées, qu'il sera amené à constater que les conséquences du désir sexuel, tant chez les hommes que chez les femmes, sont susceptibles de modifier le cours de l'histoire. Ainsi, dans l'antiquité romaine, le viol de la vertueuse Lucrèce par Tarquin le jeune a-t-il provoqué, par l'indignation qu'il a suscitée dans le peuple, l'abolition de la monarchie et la proclamation de la république. Quelques pages plus loin, il rencontrera une autre Lucrèce qui lui est peut-être plus familière, puisqu'elle est l'héroïne du drame de Victor Hugo, Lucrèce Borgia. Celle-ci est aussi débauchée qu'était chaste la femme qui portait le même nom au VI^e siècle av. J.-C. Elle aurait, en effet, participé aux orgies organisées par son frère César Borgia et son père le pape Alexandre VI. Toutefois, ces deux Lucrèce ont un point commun : elles sont très belles. La reproduction du tableau de Cranach donne une bonne idée de la beauté de la première et celle de la toile de Bartolomeo Veneto montre bien le charme vénéneux de la seconde. L'amour va parfois heureusement avec le sexe, mais il arrive aussi que la mort aille malheureusement avec l'amour. Ainsi, la dernière maîtresse de Mussolini, Clara Petacci, qui accompagnait le Duce dans sa fuite, a-t-elle été exécutée en même temps que lui. Marilyn Monroe, une « amoureuse notoire », a eu une mort tragique. La version officielle est que Norma Jeane Baker s'est suicidée, mais certains pensent que le sénateur Robert Kennedy, dont elle menaçait de salir la réputation, s'il l'abandonnait, l'a fait assassiner. Quant à la « princesse des cœurs », Lady Diana, elle n'a pas survécu à l'accident de voiture qui a coûté la vie également à son amant

Dodi al-Fayed. L'auteur analyse aussi l'impact du désir sexuel dans des événements récents qui ont laissé une marque historique. Ainsi l'aventure de Bill Clinton avec Monica Lewinsky a bouleversé l'Amérique puritaine et a failli mener à la destitution du président. Les détails les plus explicites de cette relation furent exposés dans les médias et la tache de sperme sur la robe bleue que portait la séduisante stagiaire de la Maison Blanche devint une pièce à conviction. Enfin, les États-Unis, furieux de voir leurs secrets d'État révélés par Julian Assange, un homme trop connu pour qu'on puisse le faire disparaître impunément, ont inventé un viol commis en Suède pour l'accuser et Edgar Gousse de conclure : « Le sexe réussissait ainsi à casser les ailes de WikiLeaks, là où l'autoritarisme des grandes puissances était susceptible d'échouer. »

ROMANS – TRADUCTION / RÉÉDITION



Le Cidhica a fait paraître la traduction française d'un roman en créole d'EDGAR GOUSSE.

DS

Kolangèt Madam Bwadòm, devenu *Ne dites pas à ma mère que je suis une salope*, avait été recensé par Yves Patrick Augustin dans *Brèves* 87, p. 108.

Ce récit satirique fait découvrir l'univers étouffant des bidonvilles, ce monde sans avenir criblé de joies dérisoires...



Après *Manigances* (recension *Brèves* 88), trois autres romans LGBT de DENIS-MARTIN CHABOT ont été réédités chez Dédicaces en 2014 : *Pénitence*, *Innocence* et *Accointances*.

DS

Les quatre titres, tous disponibles en version papier et numérique, constituent la suite *Histoires du Village* (recension *Brèves* 84).

Avec son talent de conteur, Denis-Martin Chabot nous fait graviter avec force réalisme dans le monde et la culture homosexuels. Dans leur quête d'amour, ses personnages n'ont cessé de vaciller entre leur besoin de vérité et la tentation du mensonge qui les attirent tout autant.



FRANCINE ALLARD
Clinique Valrose
 t. 1 « Le rêve de Fabienne »
 La Semaine
 2014, 269 p.

HP

Le tome 1 de la saga *Clinique Valrose* est une mise en scène réussie et crédible du monde médical québécois actuel. En vingt-cinq courts chapitres, Francine Allard raconte les événements reliés à la fondation, par de jeunes médecins, d'une clinique dans une petite ville de province et les nombreux faits qui se rattachent à l'exploitation d'un centre de santé de première ligne. Le premier chapitre présente habilement les personnages : camarades d'université bardés de diplômes attestant leur récente formation, ils désirent naturellement réussir à concilier vie professionnelle et code d'éthique, sans oublier la réussite de leur vie personnelle. Grâce à la docteure Fabienne Lanthier, solide et rationnelle, et à la bonne volonté des autres, les soucis d'organisation se règlent dans l'harmonie et la franche camaraderie au fur et à mesure qu'ils se présentent.

Les patients affluent, chacun apportant son lot de douleurs physiques et de difficultés morales. Certains cas demandent une approche plus humaine que scientifique. Ces nouveaux médecins se heurtent à des habitudes bien ancrées, à un vocabulaire symptomatique populaire (par exemple *ouvalom* pour vagin) et à la foi accordée aux soi-disant connaissances médicales trouvées dans les médias.

Ces jeunes médecins ne sont pas rodés dans la pratique, d'où deux accidents de parcours qui font réfléchir le groupe. Ils ne sont certes pas parfaits, mais ils sont humains, dévoués, compatissants et prêts à s'engager socialement.

Toutefois, on ne saurait réduire le roman au seul côté professionnel. Une dynamique de groupe entrecoupe chaque chapitre d'aventures personnelles : les problèmes conjugaux de Mathieu, le charmant D^r Caron, briseur de cœur de l'héroïne, la jolie et mystérieuse secrétaire... Pour Francine Allard, chaque incident, médical ou privé, devient l'occasion de soulever des réflexions critiques d'éthique ou de législation médicale. L'auteure pousse l'audace jusqu'à introduire dans son roman quelques actes de collusion entre professionnels de la santé.

Bref, *Clinique Valrose*, une œuvre sans mièvreries et intéressante, se lit d'un trait. Le caractère d'imprimerie clair et lisible, les marges des pages aérées et plusieurs expressions humoristiques contribuent au plaisir du lecteur. Impossible de résister aux descriptions de Francine Allard. En voici une, prise au hasard : « quatre appareils téléphoniques attendaient pour prendre la parole » (ch. 1). Quand l'humour est là, tout va !



SONIA ALAIN

Les Gardiens des portes

t. 1 « Abbygaelle » / t. 2 « Alicia »

Ada

2014, 359 p. et 438 p.



DS

Sonia Alain a commencé sa carrière d'auteure chez VLB avec *Le masque du gerfaut*, un roman historique dont l'intrigue se déroule au Moyen Âge, pour la poursuivre trois ans plus tard avec une saga en deux volumes : *L'amour au temps de la guerre de Cent Ans*, parue chez les Éditeurs réunis (recensions *Brèves* 86). Elle revient avec une autre saga, fantastique cette fois : *Les Gardiens des portes*. Son tout nouvel éditeur, Ada, offre le premier tome à un prix de lancement : 9,95 \$.

Les pouvoirs d'Abbygaelle sont endormis. Les Gardiens des portes auraient de beaucoup préféré attendre quelques années avant de lui dévoiler la vérité sur sa nature, mais Lucurius, un ange déchu corrompu par le mal – tel un

Darth Vader –, est sur sa trace, et sa vie est en danger.

« Pourquoi vous acharniez-vous sur moi ? Qu'ai-je donc de si spécial ? » lui demande-t-elle dans un croassement rauque. La réponse la glace de stupeur. « Tu es la clé qui ouvrira le passage de notre dimension et celle des démons. L'une des rares à voir le jour depuis mille ans. À travers toi, tout ce qu'il y a de plus vil dans l'Autre monde rejoindra nos rangs. Avec ces anges déchus, je pourrai enfin soumettre l'humanité. » (p. 251)

« Qu'est-ce qu'une légende ? » interroge la quatrième de couverture. Existe-t-il « une réalité parallèle » dont les phénomènes inexplicables sont en réalité des manifestations ? Le thème n'est pas nouveau, mais Sonia Alain le revisite d'une plume de plus en plus maîtrisée, notamment dans les scènes érotiques où le désir est troublant de vérité.

Le père d'Abby la place sous la protection de Marcus, un homme aussi ténébreux que séduisant, qui en connaît long sur l'histoire du bas du fleuve Saint-Laurent (le lecteur obtient en prime une visite guidée des lieux touristiques où se déroule l'action). C'est que Marcus, à l'instar du Connor MacLeod du film *Highlander*, est immortel. Tout comme Abbygaelle, qui est tenue dans l'ignorance le plus longtemps possible grâce à un pouvoir que détient son clan : celui d'effacer les souvenirs. Mais la vérité doit être dévoilée et assumée : les jeunes gens sont destinés l'un à l'autre. Leurs pulsions sexuelles agissent comme des aimants incapables de se repousser.

Ces êtres immortels ont des âges divers. Par exemple, Adenora est enfermée dans le corps d'une adolescente typique.

Elle ne sera jamais femme et elle jalouse Abby. L'auteure a donné à ces êtres un don de métamorphose. « Des griffes surgirent au bout de ses doigts, ses oreilles s'allongèrent en pointe, sa mâchoire se prolongea en un museau, et des crocs acérés remplacèrent ses dents. » (p.335) Le moment de leur première transformation fixe l'âge de leur enveloppe humaine. Hélas ! Adenora s'est montrée trop impatiente.

Le tome suivant n'est pas à proprement parler une suite. Debouté, Lucurius s'éloigne pour aller tourmenter de plus belle une autre jeune femme au caractère bien trempé : Alicia. En Écosse, le voile qui sépare le monde des humains et celui des démons se serait fragilisé. Aura-t-il plus de chance là-bas ?



MARIE BRASSARD

L'œuvre inachevée

Véritas

2014, 282 p.

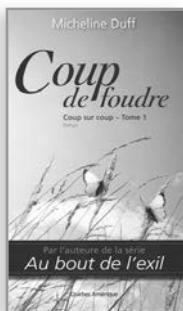
HP

Au début, tout est beau dans la vie de Claudie, infographiste de profession et célibataire convaincue. Remarquablement jolie et compétente, elle rencontre Antoine, beau garçon, héritier potentiel de l'entreprise familiale, mais artiste tiraillé entre le devoir familial et un appel irrésistible vers la création picturale. C'est le coup de foudre. La déclaration d'amour suit et bientôt la présentation aux parents se révèle un succès. Tout va trop bien, le destin, comme une fée Carabosse, veille aux malheurs du couple parfait. Et patatras ! L'amoureux disparaît dans les eaux turquoises de la mer des Caraïbes.

Cet épouvantable drame mène tout droit l'héroïne sur le chemin d'une incessante recherche : qu'est-il arrivé ? qui était Antoine ? qu'avait-il à voir avec une certaine secte secrète ? Refusant de croire à sa mort, elle se retrouve, hélas ! confrontée à l'épreuve d'un autre deuil cruel. Courageuse, intelligente et intuitive, Claudie retrouve un peu de bonheur grâce à son travail de diffusion de l'œuvre picturale inconnue du disparu.

Marie Brassard se révèle une écrivaine habile à sonder le cœur des hommes. Dans *L'œuvre inachevée*, elle scrute à la loupe les agissements de ses personnages et réussit à nous en expliquer les illusions, les motivations et les déchirements. Plus encore, l'histoire qu'elle raconte ne saurait être réduite à la description psychologique de l'héroïque Claudie, protagoniste de l'action, ni à celle des nombreuses personnes qui l'entourent. En fait, dans sa forme, l'œuvre est difficilement classable dans le genre populaire romanesque, puisqu'elle tient

à la fois du roman d'amour, du roman d'aventures et du roman policier. Bien plus, le roman – dont le titre est on ne peut plus approprié – est parsemé de séquences à valeur esthétique et devient, pour peu qu'on s'y arrête, un véritable plaidoyer pour la liberté d'expression dans la création artistique.



MICHELINE DUFF
Coup sur coup
t. 1 « Coup de foudre »
Québec Amérique
2014, 319 p.

HP

« Coup de foudre », le tome 1 de la nouvelle saga *Coup sur coup* de Micheline Duff, est une œuvre riche qui s'ajoute au palmarès d'une populaire écrivaine. Le roman est construit sur un entrelacs d'intrigues qui

flottent sous nos yeux, à la fois libres et retenues comme les jolis papillons blancs qui voltigent dans le texte¹.

Dans l'univers de l'héroïne écrivaine, il y a d'abord ses responsabilités de femme, sa passion pour la musique², sa quête d'amour et une volonté inassouvie d'écrire, exutoire à l'insatisfaction de son mariage; quatre fils conducteurs devenant matière première du récit.

Alors que s'amorce l'action, Marjolaine, gratifiée d'une bourse d'écriture, se prépare à partir en Suisse, . Elle espère y achever le roman d'amours interdites sur lequel elle travaille déjà. C'est à ce moment qu'elle découvre un grave problème de délinquance chez son fils cadet. Déchirée par l'indifférence de son mari, Marjolaine, dépitée, s'envole vers l'Europe, espérant y trouver une heureuse diversion à la grisaille de sa vie.

En stage d'écriture dans un château privé, l'héroïne exulte, déborde de joie. Tout lui est occasion de beauté et de bonheur, autant dans la découverte du pays que dans la franche camaraderie des autres stagiaires. C'est alors qu'elle rencontre un célèbre et adorable musicien ; ils s'aiment, c'est le coup de foudre. Entre l'allégresse de l'amour et la désolation du retour, les amants doivent faire des compromis.

Leurs déchirements bien sentis, leurs problèmes noués et dénoués, intelligemment expliqués, assortis parfois de clins d'œil, composent un récit captivant dans lequel plus d'une femme pourrait se reconnaître au passage des moments critiques de la vie.

¹ Motif semé çà et là dans le roman.

² À plusieurs endroits du texte, on est invité à écouter des œuvres musicales sur le site Web de Québec Amérique.



MADELEINE MAURICE
Il avait trente ans de plus que moi
 Éditions de la francophonie
 2013, 153 p.

HP

Le récit de Madeleine Maurice se veut autobiographique, allons-y voir. Buvons ce récit honnête, crédible, d'un seul trait, comme lorsqu'un verre d'eau étanche une grande soif.

Voilà une histoire vécue dans un village du Québec des années 1950. Suivons la vie d'une adolescente issue d'une famille nombreuse et pauvre par définition, mais famille de gens de cœur. Fidèle représentante des valeurs du temps, la jeune Madeleine comprend très vite qu'elle doit aider ses proches, peu importe la tâche.

À treize ans, grâce à sa tante religieuse hospitalière, elle occupe un petit emploi dans la salle des hommes de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Timide et effacée, elle s'enserme la taille dans un corset afin de ne pas dévoiler ses rondeurs dans un milieu d'hommes. Généreuse, l'adolescente offre aux siens presque tout son salaire. Puis, à 15 ans, elle entre comme aide médicale au service d'un médecin d'un village éloigné. Elle n'en continue pas moins de réserver à ses parents la moitié de son salaire de 25 \$ par semaine.

Le médecin, homme sérieux, autoritaire et bizarre se charge de compléter une formation paramédicale sommaire ; il voit aussi, progressivement – comme on le pense –, à l'initiation et au développement sexuels de la jeune fille (cf. le coq de la belle couverture). C'est là que l'histoire se corse.

De toute évidence, le médecin et son épouse ne s'entendent pas bien. La maisonnée se tait et se terre durant les crises inexplicables de mauvaise humeur du père. Alors que les années passent dans un malaise général étouffant, les amours interdites et clandestines deviennent des séances de cruauté mentale durant lesquelles un homme obsédé par la parapsychologie s'insinue au cœur même de la pauvre Madeleine. Elle ne sait ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle doit penser.

Les enfants mis en pension, la mère quitte le foyer. La jeune fille et son amant malade restent donc seuls. Pendant qu'il la tourmente, elle croit vivre un grand amour : le jeu de massacre s'éternise. Puis, vieilli prématurément, le médecin meurt.

C'est alors seulement que Madeleine se prend en mains et retourne aux études. Elle, dont la soif de connaissances semble intarissable, se trouve enfin, et découvre ce que peut être le bonheur.



FERNAND CARDINAL
Qu'en reste-t-il(s) ?
 Panthéon (Paris)
 2010, 112 p.

Un poète d'une autre époque a dit :
Les chants désespérés sont les chants les plus beaux. Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

HP

Aujourd'hui, le chagrin exprimé par Fernand Cardinal, comme une vrille au fond de l'âme, parle autrement, mais tout aussi douloureusement. C'est ce que nous découvrons dans *Qu'en reste-t-il (s) ?* Le premier choc se ressent à la lecture du titre : pourquoi mettre au pluriel ce pronom impersonnel et invariable ? Reconnaissons le droit strict de l'écrivain à modifier la langue et poursuivons notre lecture.

Le recueil se compose de nouvelles très brèves et de quelques poésies. Chaque pièce apparaît comme un morceau arraché du cœur d'un homme. D'une tristesse sans fond, l'œuvre est pourtant éclairée de fulgurantes images neuves. L'auteur possède un immense talent ; s'il maîtrise l'art de l'introspection ravageuse, il sait le conjuguer à celui de l'oxymore. Tout est contraste : *un sauvetage temporaire pour toujours* (p. 79) ; isotopie : *un instant d'autrefois pour linceul* (p. 80). De rupture en reprise, les images belles et renversantes font battre le cœur : *Vaincue par l'amour, elle arpente sa blessure* (p. 70).

Que l'amour soit gai ou hétéro, la présence de l'absent est une agonie. Fernand Cardinal écrit sa complainte d'amours du temps présent en renouvelant celle que chantait jadis Charles Trenet : *Que reste-t-il de nos amours ?* Finalement, si on aime, comme La Fontaine, *le sombre plaisir d'un cœur mélancolique*, la prose poétique de *Qu'en reste-t-il (s) ?* peut remuer des fibres secrètes.

PUBLICITÉ

Docum
bouquinplus.com

SERVICE D'IMPRESSION
 DE LIVRES À LA DEMANDE
 ET BIEN PLUS ENCORE...

ACCÈS À DES RESSOURCES TECHNIQUES DE RÉDACTION,
 CORRECTION ET MISE EN PAGE / CONVERSION EN EPUB /
 PRODUCTION DE VIDÉOS PROMOTIONNELLES / SÉANCES DE
 DÉDICACES DANS LES SALONS DU LIVRE / PROMOTION / VENTE...



LAURENT BERTHIAUME
Feuilles d'automne
et, tête-bêche,
MONIQUE JOACHIM
L'hiver en pages
Le grand fleuve
2014, 94 p. ch.



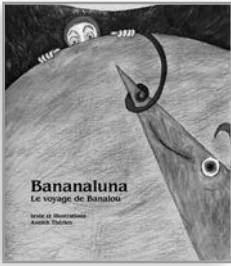
DS

Laurent Berthiaume et Monique Joachim avaient collaboré au collectif à six voix *Cent onze micronouvelles* (recension *Brèves* 77). Si lui est davantage humoristique et elle, plus poétique, leur sensibilité les rapproche. Ils ont eu le goût de poursuivre ensemble leur travail d'écriture de textes brefs, sans pour autant s'astreindre à une seule thématique. Cela fait, il leur fallait décider de la présentation : plutôt que de mêler ou faire alterner leurs textes dans un même recueil, ils ont choisi une présentation tête-bêche : chacun sa couverture et une complète autonomie d'organisation du contenu. Les avantages de cette formule ? Une affirmation originale de la démarche interactive de création, plus un moindre cout d'impression et prix d'achat. Laurent Berthiaume est aussi l'infographiste et l'éditeur des Éditions Le grand fleuve. Mis sous presse chez Bouquinplus, un imprimeur à la demande, chacune des deux parties du livre est disponible en version numérique autonome.

Lucide mais encore émerveillée par une enfance heureuse, Monique Joachim se déclare « au février de [s]es ans » en un hiver, « non pas de gel et de giboulées, mais de cristal où se mire la magnificence des paysages écoulés » (p. 13). Dans ce recueil, elle raconte « le rien de [s]es pèlerinages. Le rien des choses, cette indéfinissable force qui, si on la berce un peu, devient lumière, vêtue d'âme, leçon de poésie » (p. 13). Elle espère que cet acte de mise en pages de son hiver l'aide à « y comprendre quelque chose » (p. 14). Interpelée par « la beauté de partout » (p. 27), elle suspend ses tableaux « au salon de [s]a mémoire » (p. 19), mais « n'aime pas qu'on se mêle de ses peines » (p. 15).

Laurent Berthiaume, quant à lui « à l'automne de [s]a vie » (p. 13), se dépouille de son quotidien avec humour et philosophie. Il aime écrire bref, très bref. Dire en peu de mots qu'il aime se « retrouver sur la galerie après le déjeuner » (p. 17), converser avec un « petit nuage » (p. 24), « déambule[r] paresseusement au milieu de la création » (p. 41), arriver à faire rire « mémère » (p. 54) et nous aussi... Plusieurs micronouvelles et nanonouvelles de ce recueil ont paru dans *Brèves*.

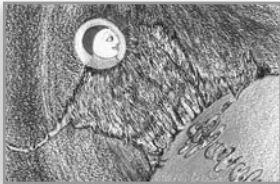
Livre imprimé par Bouquinplus



ANNICK THÉRIEN
Banalouna
Le voyage de Banalou
 autoédition
 2014, 36 p.

DS

Annick Thérien est à la fois auteure et illustratrice de cet album jeunesse paru en autoédition. Il s'agit d'un conte initiatique qui se déroule sur « une petite planète douce et tranquille. Enfin presque. Il y a bien le vilain nez fouineur qui vit un peu plus loin dans le champ de broussailles, mais il suffit de ne pas s'en approcher. Quant au roi des sables qui vit dans le désert, il suffit de ne pas l'écouter. » (p. 2) Les illustrations, aux crayons de couleur, et le texte, à la fois ludique et pédagogique, racontent une aventure dont l'enfant peut tirer une leçon de courage à sa mesure. Le pays imaginaire de Bananalouna est peuplé de bons et de méchants, et il faut apprendre à y grandir, en écoutant son papa et sa maman (le jeune Banalou a la chance d'avoir de bons parents). Il apprend à demeurer prudent et à ne faire confiance qu'aux êtres bienveillants (ici, la fée des fleurs de bananiers). À parier : votre enfant voudra du ketchup à la banane après avoir voyagé en imagination à Bananalouna !



*Banalou marche rapidement, comme le lui a suggéré sa maman,
 sans toutefois courir, comme le lui a recommandé son papa.*

*C'est facile dans cette partie du voyage,
 le joli pré fleuri est doux et frais et tendre
 pour de petits pieds comme les siens.
 C'est la portion du voyage que Banalou préfère.*

*La lune brille là-haut dans le ciel
 et une odeur subtile de fleurs de bananiers flotte légère,
 dans la transparence de l'air.*

*Banalou est heureux. Mais aussi un peu inquiet, il faut le dire.
 Il se sent bien loin de sa maison. De plus en plus loin.
 Il sait que, très bientôt, il devra traverser le long désert de Bananalouna.*

Alors, il siffle en marchant pour se faire croire qu'il n'est pas seul.

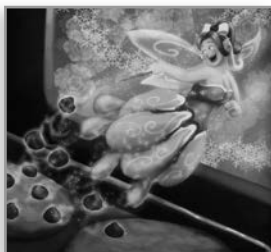
Et peut-être n'est-il pas seul... (p. 12-14)



NICOLE AUDET
 « La fée des biscuits »
 Dans *Mes contes de Noël*
 Andara
 2013, 96 p., p. 41-48

DS

Nicole Audet, médecin de famille, s'était lancée efficacement dans l'aventure de la littérature jeunesse avec une série d'albums où des enfants sont confrontés à diverses petites maladies infantiles (recension *Brèves* 87). La voilà éditrice d'un collectif de contes de Noël. Au total, une douzaine d'histoires écrites et illustrées au Québec, mais imprimées en Chine. En clôture de la fête de Noël 2013 de la Société littéraire de Laval, elle avait été invitée à lire sa charmante et véridique histoire de la fée des biscuits, illustrée par Mylène Villeneuve.



– *Comment les biscuits font-ils pour grossir ? Pourquoi ça sent si bon ? La maman d'Émile lui chuchote à l'oreille le secret des biscuits : – La belle fée des biscuits entre dans le four. Elle fait des pets de chocolat dans la pâte pour la faire gonfler. Les pets de fée sont les seuls à sentir bon.*



FRANÇOIS MERCIER
 « Pendant cinq jours »
CÉLINE LANDRY
 « Cette phrase d'Adrienne »
RÉJEAN ROY
 « Les enfants de la bombe »
 Dans *C'est la fin du monde!*
 L'Arc-en-ciel littéraire
 2014, 142 p., p. 53-59, 87-92, 129-137

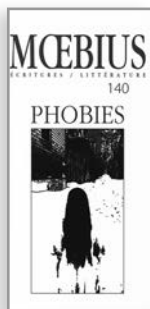
DS

L'Arc-en-ciel littéraire, une maison d'édition LGBT, a fait paraître un collectif de nouvelles et récits sur le thème de la fin du monde, « afin de se moquer un peu de l'idiotie humaine et de notre hystérie collective » (p. 11).

François Mercier choisit le prétexte d'une nouvelle relation pour, en fait, en venir à son sujet principal : la mort de son père. « La fin du monde, ce n'est pas de mourir : c'est de mourir tout seul comme un chien sur un plancher de salle de bains » (p. 59). Comment son père a-t-il vécu ses derniers jours ? Une question qui hantera le narrateur à jamais.

Céline Landry enchaîne trois brefs récits. Une histoire d'agression et de curiosité malsaine, du voyeurisme en somme. « Une aventure pareille, ce n'est pas la fin du monde, mais c'est la fin d'un monde » (p. 87). Une autre agression, verbale celle-là, et teintée d'homophobie, avec comme point de départ deux petits chiens jappeurs et, en route, un juge allié. Enfin, une sortie du placard qui ne fait pas de vague : les parents « se doutaient ou savaient » (p. 91). « Chaque pas, si petit soit-il, fait avancer sur le chemin de la liberté, de la dignité et de la vérité ; et cela est irréversible » (p. 92).

Réjean Roy fait pour sa part un bref séjour chez une tante vivant dans une communauté survivaliste convaincue de l'éminence de la fin du monde et de leur élection divine en vue du repeuplement d'une planète paradisiaque. « Je ne vous suis d'aucune utilité », leur dit-il en s'enfuyant, « je n'aurai jamais d'enfants » (p. 138).



CAROLINE LEGOUIX

« Point de vue »

Dans *Mœbius* 140 « Phobies »

176 p., p. 89-95

Le numéro 140 de la revue *Mœbius* a pour thème les « phobies ». Piloté par Jean Lejeune, il regroupe des « récits et poèmes [qui] couvrent une vaste panoplie de dérèglements, tous fondés sur la peur ou l'obsession » (p. 10). Parmi les auteurs : Caroline Legoux, qui exploite la crainte de l'eau. Elle campe sa nouvelle dans un parcours d'aventure extrême d'hébertisme aérien, lors d'une sortie de loisir corporatif. Karine est à la traîne, « bloquée dans une descente en tyrolienne » (p. 89), au-dessus d'un lac. Sur l'autre rive, en contrebas, sa collègue Chloé, asthmatique, l'encourage et la rassure par l'intermédiaire d'un *walkie-talkie*. On lit ce que dit Chloé, tandis que les mots de Karine sont suggérés par des points de suspension qui, habilement, nous font comprendre que pour la jeune femme paralysée, s'ajoute à la peur de tomber celle de perdre l'estime de ses supérieurs et camarades, voire son emploi, qu'elle occupe depuis peu de temps. Tous les éléments d'un double drame sont en place avec une remarquable économie de moyens. Le dénouement est comment dire... sportif!

DS



Françoise Belu (cocommissaire)
Territoire magnétique – catalogue
Panache art actuel
2014, 40 p.

DS

L'exposition se transportera à la Maison de la culture Marie-Uguay, à Montréal, à l'automne 2014.

Françoise Belu s'adonne à l'art visuel, à la poésie et à l'écriture sur l'art. En août 2013, on la retrouve sur la Côte-Nord, cocommissaire d'une résidence d'artistes de Panache art actuel, prolongée par une exposition et un catalogue paru au second trimestre 2014 : *Territoire magnétique*. Ses photos poursuivent sa quête insatiable des « traces de la présence humaine dans l'environnement » (p. 9), ici un squat incendié. Elle en parle dans un texte introductif, puis publie cinq photographies « qui révèlent à la fois la désolation du site et la beauté des matières qui ont subi l'épreuve du feu » (p. 9). Elle marie à la dernière image un haïku de Thérèse Beaulieu, du groupe de haïkistes de Sept-Îles. Plus loin, son journal de bord et des photos témoignent d'une semaine dans la vie des sept artistes, dans le grand atelier de la 8^e Ile, au bord de la rivière Moisie. Par exemple, le dimanche, on se laisse dériver sur l'eau « à la façon d'un radeau humain [...] Le but est à la fois de renforcer la solidarité et de montrer le risque de dérive lié à des intérêts mercantiles » (p. 28). En somme, Françoise Belu documente le travail des artistes et le territoire. Celui-ci est à ce point imprégné de « magnétisme » (p. 29) que le dernier « brunch avec les pancakes surmontées d'une abondance de petits fruits ne parvient pas à dissiper [s]a mélancolie » à l'idée de le quitter. Du travail de la photographe d'art au cours de cette résidence, la commissaire Micheline Huard retient ceci : « Françoise Belu, dans toute son urbanité, s'est insinuée très discrètement dans ce territoire à la limite de la civilité. D'un regard presque indifférent à la grandeur, elle cherche le détail qui ramène en surface la présence humaine. Soucieuse de ne jamais se mettre en scène, de ne rien révéler de ses états d'âme, elle nous livre pourtant, et peut-être bien malgré elle, la profondeur de sa curiosité » (p. 5).



Francine Minguez
Dans *Voir & Percevoir – catalogue*
L'espace contemporain
2014, 40 p.

DS

Françine Minguez s'est prêtée au jeu de la galerie d'art L'espace contemporain de Montréal, en s'inspirant d'une peinture de Nicole Mongeon Cardin pour écrire un poème : « Dans la forêt de gerbes folles / lianes et spires aux aguets / les pigments chantent / dans

l'indigo / matin frileux » (p. 9). Le tout dans un catalogue d'exposition – 16 artistes, 16 auteurs – publié en 2013 par la galeriste Janet Blais. L'espace contemporain a fait de même à Québec en 2014. Espérons une suite...



Aimée Dandois-Paradis (codirectrice)

Mots en liberté

Écrivains francophones d'Amérique

2014, 228 p.

DS

Fondée en 1936, l'association des Écrivains francophones d'Amérique (*alias* Société des écrivains canadiens) a publié un collectif non thématique de poésie et de prose. Parmi les 40 auteurs, on compte : 16 membres de l'ÉFA, tous de la section de Montréal (l'OBNL bicéphale a une section à Québec) ; 12 membres de la Société littéraire de Laval, dont 5 sont aussi membres de l'ÉFA. Rappelons que *Brèves* ne recense que les publications de ses membres, aussi seuls les textes de ces derniers sont-ils commentés ci-après, un astérisque (*) identifiant ceux également membres de l'ÉFA.

YVES PATRICK AUGUSTIN donne à lire « Rêve », l'un de ses grands poèmes d'amour : *Entre la fleur que tu es et le jour que tu ouvres, / Il n'y a de distance que ta voix* (p. 16-18, citation p. 17). Lui aussi Haïtien, EDGAR GOUSSE *ne danse qu'avec les femmes nues*. Il s'en explique dans un long poème lyrique, précédé d'une nouvelle éroticocomique invoquant la volonté divine (p. 95-104). DIANE ROBERT DIT LAFONTAINE* se glisse dans la tête d'une *parano*, une *folle à lier* dans des *souliers de réalités confondues* (p. 181-183, citation p. 183). AIMÉE DANDOIS-PARADIS est, dans son *miroir du souvenir*, cette *boussole d'où s'absente le nord* et, dans l'*ocre du désir*, celle qui écoute l'*iceberg du silence* (p. 69-74, citations p. 70, 73). AURÉLIE LE BLANC LE PESTIPON amorce sa série de cinq poèmes avec une dédicace à Fred Pellerin, à qui elle ouvre son *cœur troué de métaphores* (p. 131-133, citation p. 131). DIANE DESCÔTEAUX* reprend deux poèmes classiques primés en France, au milieu de trois suites de haïku : *Bye Bye Boss*, *Goccia di luna* et *Entre les doigts d'Éole* (p. 79-83). Dans son style engagé, l'artiste multidisciplinaire FRANÇOISE BELU offre quatre poèmes qui enchainent à vive allure un *bidonville*, une *centrale nucléaire*, un *no man's land cerné de barbelés* et des *babioles made in China* (p. 30-33). Le journaliste DENIS-MARTIN CHABOT* se transporte au Rwanda d'après le génocide : *Ils ont lavé leurs mains souillées par leurs actes ou leur inaction. Mais pas leur âme* (p. 52-57, citation p. 55). Enfin, quatre auteurs du collectif d'écriture Chemins d'encre ont généreusement contribué aux *Mots en liberté* de l'ÉFA, en puisant entre autres dans des thèmes mis en commun.

MARCELLE BISAILLON propose à elle seule pas moins de cinq poèmes (p. 37-44) ; dans «Ventre affamé n'a pas d'oreille », elle a cette image inspirée de *haillons*, *vitrine de coups du sort* (p. 40). ROLAND PROVENCHER publie un conte de Noël et cinq poèmes (p. 172 -180) dont l'un cherche à *remailler* [l'*amour assoupi* (p. 174). DENISE LAVOIE crée dans un même conte deux légendes préhistoriques : le passage d'un monde en tons de gris à une nature colorée, et le premier rite funéraire (p. 128-132). Même thématique de la fin de vie dans le récit touchant d'HUBERT SAINT-GERMAIN où un veuf veille les cendres de sa Marguerite, en compagnie d'un vieux chien d'aveugle à la retraite (p. 191-197).



DANIELLE SHELTON (directrice)
Le passeur 32 (décembre 2013), 48 p.
Le passeur 33 (avril 2014), 48 p.
 Fédération québécoise du loisir littéraire

Vingt membres de la SLL alimentent les numéros 32 et 33 de la revue numérique de la Fédération québécoise du loisir littéraire, dont la directrice littéraire et infographe est Danielle Shelton. Plusieurs partenaires, en majorité des membres collectifs et individuels, sont mis à contribution pour la cueillette de contenus au cours d'activités de loisir littéraire soutenues par la Fédération. Chaque texte paru dans les trois numéros de l'année (30, 31 – recensé dans *Brèves* 88 –, 32, pour le prix 2013; 33, 34, 35 pour le prix 2014)

DS

constitue une participation au concours du prix Paulette-Chevrier. La première édition de ce prix reformulé a mis des membres de la Société littéraire de Laval à l'honneur en accordant une mention à FRANCE BONNEAU pour son poème *Désirs* (numéro 30), et le prix *ex aequo* à MONIQUE PAGÉ, pour sa nouvelle *L'enfant* (numéro 30) et à CLAUDE DROUIN, pour sa nouvelle *Les sirènes* (numéro 31).

Précisons que plusieurs textes de la revue sont lauréats d'un « micro ouvert ». Un premier a eu lieu dans le cadre du Festival Fierté littéraire produit par Adage, sous la direction de Denis-Martin Chabot ; ont été retenues pour publication une suite de haïku de MAXIANNE BERGER, *L'épouse*, et une nouvelle de LESLIE PICHÉ, *E. T. est une femme*. Un second, le cabaret littéraire Création vive produit par Le perthro-CCVMÉ et soutenu par l'UNEQ, a mis en vedette FRANCE BONNEAU, poète et auteure de la chanson sélectionnée : *Cela nous suffit*.

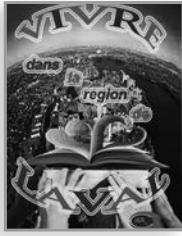
Dans le numéro suivant, deux poèmes créés lors d'un Marché des mots produit par la Société littéraire de Laval, avec l'aide de l'Association des auteurs des Laurentides et du Centre international de la poésie des Laurentides : *Portrait en dialogue*, de JEAN-LUC PROULX ; *Coup d'État*, de FRANÇOISE BELU. À noter que plusieurs animateurs de ces activités soutenues par la FQLL sont membres de la SLL : pour ces deux numéros, il s'agit, outre Denis-Martin Chabot, de Diane Robert Dit Lafontaine, Diane Landry, Nancy R. Lange et Aimée Dandois-Paradis.

Un auteur de la SLL a contribué à la section « Ateliers d'écriture » du numéro 33 : HUBERT SAINT-GERMAIN, avec un tanka. Il fait partie du collectif Chemins d'encre, dont les activités coordonnées par Roland Provencher sont soutenues par la FQLL. Le Camp littéraire de Baie-Comeau est un autre membre collectif qui collabore à la revue.

La section « Carnet d'écriture » regroupe un choix de textes de tous genres, proposés par les membres et déposés au fur et à mesure de leur réception par courriel dans une banque permanente qui alimente au besoin les numéros de la revue. Plusieurs poèmes : *La plume*, de FRANÇOISE BELU ; *D'Afrique*, d'ARIANE BOUCHARDY-GAUTHIER ; *Plus jamais je ne dirai*, d'YVES PATRICK AUGUSTIN ; *Sous la Lune*, de MONIQUE PAGÉ. Des nouvelles : *Angelina*, de CÉLINE LANDRY ; *Le siffleux* (recette en prime), une coécriture de R. A. WARREN et DANIELLE SHELTON ; *Imprévu*, de DANIELLE HUDON. Des micro-nouvelles : *Dure*, de DIANE LANDRY ; *Nouvelle voie*, de CLAUDE DROUIN. De la poésie japonaise : un tanka de DIANE ROBERT DIT LAFONTAINE et un haïku de DIANE DESCÔTEAUX. Dans le numéro suivant, des poèmes : *Héritage*, de FRANCE BONNEAU ; *Elliptique*, d'ARIANE BOUCHARDY-GAUTHIER ; *L'hiver*, de LISE CHEVRIER. Des récits : *Hirondelle*, de MONIQUE JOACHIM ; *Requiem pour une fraise*, de LOUISE PAQUETTE. Des micronouvelles : *Hollywood* : *Goéland 1 – Alain 0*, de LESLIE PICHÉ ; *Le chien*, de DANIELLE HUDON.

La revue *Le passeur* sélectionne également des livres parus en autoédition ou à compte d'auteur. Dans le numéro 32, deux titres de membres de la SLL : *Passerelle ouest* (recension Brèves 88), un récit de voyage poétique de CLAUDE DROUIN et une biographie d'HÉLÈNE PERRAS, *Un homme en sarrau blanc* (recension Brèves 88). Dans le numéro 33 : un album jeunesse d'ANNICK THÉRIEN, *Bananaluna Le voyage de Banalou* (recension p. 96) ; un recueil de micronouvelles tête-bêche de LAURENT BERTHIAUME, *Feuilles d'automne*, et de MONIQUE JOACHIM, *L'hiver en pages* (recension p. 95). Ces livres sont en lice pour le Prix Le passeur 2014. Le prix 2013 a été remporté par Claude Drouin, pour *Passerelle ouest*.

On le voit, à la FQLL tout comme à la SLL, les partenariats sont nombreux et productifs.



MARIE-SŒURETTE MATHIEU (directrice)
« Sans-abri lavallois »
« Nous ne vivons plus ensemble à Laval »

HÉLÈNE PERRAS
« Vivre ensemble à Laval »
Dans *Vivre dans la région de Laval*
Centre communautaire
le Coumbite de Laval, non daté, 28 pages

DS

Le réseau des bibliothèques de Laval et le Service de la vie communautaire, de la culture et des communications ont soutenu une initiative du Centre communautaire le Coumbite, soit un atelier d'écriture animé par Marie-Sœurette Mathieu sur le thème « Vivre dans la région de Laval ». Une douzaine de participants ont écrit des textes démontrant leur attachement à la communauté et les ont fait paraître dans une revue format magazine. L'animatrice en signe deux : le portrait d'un sans-abri lavallois qui « déambulait sur le boulevard Chomedey » en poussant « une charrette remplie de haillons et de morceaux de cartons » (p. 4); puis le souvenir d'un animal de compagnie qui aimait « gambader dans le Parc des Mésanges aménagé sur les rues Ampère et Chamonix » (p. 5). Une autre membre de la SLL a fait partie du groupe : Hélène Perras. Dans la foulée de la biographie de son regretté mari, premier pharmacien de Saint-Martin (recension *Brèves* 88), elle livre un récit nostalgique de leur vie à Laval : « Toi, homme de science, tu étais fier que la ville ait nommé notre rue Guérin, afin de perpétuer la mémoire du chercheur de l'Institut Armand-Frappier, inventeur du vaccin B.C.G. » (p. 6).



DS

Plumes & Pinceaux est une maison d'édition qui produit des agendas intégrant le genre de peintures qui font les beaux jours des symposiums semi-professionnels de la province, chacune jumelée à une citation d'un auteur contemporain. Quelques membres de la Société littéraire y participent. Ainsi, dans *Ma galerie de poche Agenda d'Art 2015* (nous n'avons pas reçu l'agenda de format professionnel), on en retrouve quatre. THÉRÈSE TOUSIGNANT-PATENAUDE, de l'atelier Les chemins d'encre, signe la pensée positive de la semaine du 26 janvier : « *Tout mon temps consacré à aimer ceux que j'aime, je n'ai plus une seconde pour détester qui que ce soit.* » Associée à une belle œuvre abstraite intitulée *Entre deux*, la poésie de DIANE ROBERT DIT LAFONTAINE évoque quant à elle la dualité entre

le soleil et la tempête, la joie et la peine ; l'auteure associe à l'été un message d'espoir. En mai, RÉJEAN ROY a une pensée pour sa mère, une autre en novembre. Pour le temps des pommes, DIANE DESCÔTEAUX offre un haïku de saison (déjà paru dans la revue *Le passeur* 31 ; recension *Brèves* 88). Bref, la variété d'un cabinet de curiosités, une vitrine très certainement appréciée par les nombreux artistes peintres et auteurs participants.



La revue du tanka francophone est une publication québécoise spécialisée dans cette forme de poésie japonaise de cinq vers qu'est le tanka, l'ancêtre du haïku qui lui, compte trois vers. *Brèves* en a déjà commenté les excellents articles théoriques (notamment dans *Brèves* 88, où il est question des revues 18 et 19). Chaque parution comporte aussi une section de tanka de poètes contemporains. Dans le numéro 20, CÉLINE LANDRY

DS

et FRANCINE MINGUEZ sont parmi les auteurs sélectionnés. Le père est présent dans leur tanka respectif. Le premier a planté un pin ; sa fille mesure l'importance du geste, mais un peu tard car « déjà les murets de pierre / furent sauvagement détruits ». La seconde évoque une incompréhension passée, comprenant « trop tard / la pudeur d'un père ».

Dans le numéro 21, MAXIANNE BERGER fait paraître un article dans la section « Histoire et évolution du tanka ». Elle s'interroge sur la nature du 5^e vers (p. 21 à 26). Elle commence son exposé en proposant un jeu : « Voici quatre tanka sans leur cinquième vers. C'est à vous, les lecteurs, d'y ajouter un vers, comme si le tanka était un des vôtres ». L'un de ces tanka est de JANICK BELLEAU ; l'essayiste en explique toute la symbolique, en précisant ce qui en fait un tanka : « Si le dernier vers n'était qu'un commentaire, il n'y aurait pas de tanka ». Tout l'article est intéressant ! Dans la section intitulée « Tanka de poètes contemporains », MAXIANNE BERGER et CÉLINE LANDRY font partie des « coups de cœur du jury » (p. 46, 47). Pour la première, « un simple coquelicot [qui] transperce les décombres » préfigure une mamie qui y « avait grandi / en toute grâce ». La seconde s'émeut d'un mendiant qui retient moins l'attention des passants que son chien : « dans le fond du gobelet / juste un peu de neige ». La revue fait également des recensions de livres de tanka. Ainsi, MAXIANNE BERGER signe-t-elle celle d'un recueil paru aux Éditions du tanka francophone, car l'éditeur de la revue publie aussi des livres.

Au printemps 2014, JANICK BELLEAU a fait paraître un article bilingue dans le numéro 17 de la revue *Atlas Poetica A Journal of Poetry of Place in Contemporary Tanka* : « Du tanka traduit, écrit, publié en français : survol 1871-2013 ». Dans cet article traduit par Maxianne Berger, un tanka de CLAUDE DROUIN est reproduit, extrait du collectif codirigé par cette dernière, *L'estuaire de nos doutes* (recension *Brèves* 85).



Dans *The Tanka Journal* 44, la revue de la Japan Tanka Poets' Society, une association qui compte 5 000 membres, MAXIANNE BERGER et JANICK BELLEAU proposent chacune une suite de tanka. Cette dernière y publie aussi un article, traduit par Maxianne Berger, tout comme le tanka de CLAUDE DROUIN, qui y est cité. L'article, précisons-le, est un résumé d'une conférence qu'elle a donnée au Japon. C'est ainsi que voyage la poésie japonisante de nos auteurs d'ici.



CÉLINE LANDRY

« J'arrive »

Dans *L'Écho de l'étroit chemin* 10

Association francophone

des auteurs de haïbun, 74 p., p. 9-10.

Céline Landry fait paraître un nouvel haïbun dans la revue virtuelle trimestrielle *L'écho de l'étroit chemin*, spécialisée dans ce

DS

genre littéraire d'origine nippone (voir recensions *Brèves* 86 87, 88). Rappelons que le haïbun est une prose poétique entrecoupée de haïku (trois vers) ou de tanka (cinq vers).

Dans « J'arrive... », le père vit ses dernières heures. Sa fille unique est à son chevet, pour son petit-déjeuner. La mère la remplacera à midi, les fils viendront en soirée. Quelles dernières images la mémoire ramène-t-elle quand le moribond ne peut plus communiquer que « par osmose » ? Le père qui hisse sa fillette sur ses épaules pour lui permettre de voir au-dessus de la foule, le mari qui fend le bois à l'approche de l'hiver, l'homme « assis sur un tronc d'arbre dans le silence de la forêt laurentienne, à l'affût d'un chevreuil, passant l'arme à droite, oui, à droite. // Car il était gaucher. »

Pour feuilleter la revue : issuu.com. À la même adresse : *Le passeur*, la revue convertie au virtuel de la Fédération québécoise du loisir littéraire, elle aussi en libre-service.